

# PAIENNE

PAR

JULIETTE LAMBER

(MADAME ADAM)



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE DE RICHELIEU, 28 BIS

1883

Tous droits réservés.



# **Païenne**

**Juliette Lamber (Madame Adam)**



**Paul Ollendorff, Paris, 1883**

**Exporté de Wikisource le 17/05/2017**

À

M. ALEXANDRE DUMAS FILS

C'est à vous seul, mon cher ami, que je pouvais dédier cette Païenne.

Elle vous déplaira parce qu'elle est une apothéose de l'amour, mais vous y trouverez un double courant mystique et sensuel qui sera pour vous, j'imagine, un curieux sujet d'observation.

Littérairement, le livre est hardi. Dans le val fermé où Pétrarque immortalisa l'amour platonique, j'ose décrire un amour ardent, échangé, possédé.

Si l'ombre de l'amant de Laure s'offense d'un tel sacrilège, les lieux mêmes qu'il a choisis m'invitent à le commettre.

Vaucluse, dont les versants calcinés servent de coupe à la Sorgues aux rives plantureuses, dont la fontaine, antre consacré par les Phéniciens, abritait un dieu fécondateur, est fait pour servir de cadre à d'autres passions que la passion exclusivement idéale.

Ce ne sont point des sonnets que je vous offre, c'est un cantique d'amour, à la fois divin et humain.

Quoi que vous pensiez de Païenne, acceptez d'en être le parrain, et croyez à mon amitié déjà vieille.

JULIETTE LAMBER

---

# PAÏENNE

---

MÉLISSANDRE DE NOVES

À

TIBURCE GARDANNE

Maison de Pétrarque, île de Sorgues, à Vaucluse

Château de Saint-Estève, octobre 1882.

Prenez garde, mon illustre ami, vous me faites la cour ! Seule ici jusqu'à demain, je vous défends toute visite. Cependant je me laisse attendrir sur un point qui touche ma vanité. Je consens, puisque, selon vous, je sais décrire mieux que vous ne savez peindre, à tracer une esquisse du gai manoir paternel. J'y mets une condition : vous m'enverrez, en retour, deux sonnets de Pétrarque illustrés.

Payez votre compliment ce qu'il vaut, signé par vous.

Voici mon paysage :

« Entre les rives changeantes, sablonneuses, dévastées, de la Durance et les versants nus des Alpines, s'étend l'une des plaines les plus riches de notre Provence.

« Oasis dans laquelle se cache le châtelet de Saint-Estève.

« Au milieu des vastes prairies, un canal répand le limon jaune et fertile du fleuve.

« L'eau chante plus clair, coule plus vite, devient plus légère lorsqu'elle pénètre dans nos vergers, tandis que les oiseaux gazouillent plus lourdement dans les arbres aux fruits nombreux.

« Des platanes centenaires entourent le château et retiennent la fraîcheur qui monte des jardins arrosés. »

TIBURCE GARDANNE

À

MADAME DE NOVES

Maison de Pétrarque.

Je ne suis point changeant comme la Durance, pourtant mon cœur est dévasté ! Pas un rameau ne me prête son ombre ; ce qui chante en moi ne trouve point de fruits qui le nourrissent. Dans ma course à travers une existence aride, je ne rencontrerai jamais une oasis...

Vous avez ordonné, madame, à votre serviteur, d'illustrer pour vous des sonnets de Pétrarque et de vous les envoyer. Ils sont là. Ai-je réussi à traduire les révoltes douloureuses, les langueurs molles, la désespérance attendrie de mon Maître en la souffrance d'aimer ?

J'ai dessiné avec émotion les traits de Laure ; me pardonneriez-vous leur ressemblance ?

Voici les deux strophes des sonnets que j'ai choisis :

« Quelle nymphe à la fontaine, quelle déesse au bois déroule  
une tresse d'or si fin, et quelle mortelle possède les vertus  
assemblées dans son âme ? »

Et puis :

« Ne sait point comme amour guérit et tue, qui ne sait  
comme doucement Laure soupire, comme doucement elle parle  
et doucement elle rit. »

## MÉLISSANDRE À GARDANNE

Je n'ai, seigneur peintre, ni le caractère, ni les sentiments de l'amante de Pétrarque, et je ne dois pas en rappeler le visage.

Si j'aimais ! Certes, je n'irais pas jusqu'à dire, comme monsieur de Noves, mon noble époux, étrange petit-neveu de Laure : « L'amour est un plaisir qu'il faut varier sans cesse », mais je voudrais que dès sa naissance il fût un bonheur, et je ne l'admettrais pas désolé comme celui de Pétrarque, lequel, « soir et matin, jour et nuit, fait répandre des larmes ». Si j'aimais, moi, j'aimerais à aimer ! Fût-il sans échange, l'amour est déjà une richesse que les privilégiés seuls possèdent. Aimer ! vivre de la grande vie païenne de la nature, c'est fleurir avec les fleurs, chanter avec les oiseaux, sourdre avec les sources, voir tout d'or dans le soleil, croire qu'on a son

étoile !

Monsieur mon triste amoureux, je désire un troisième dessin de vous et vous en offre le sujet :

« Sans eau la mer, sans clarté le ciel, se verront plutôt que moi sans ma plainte d'amour, que mal je cache. »

Remplacez par votre visage le visage de Pétrarque (comme le mien remplace celui de Laure), faites exprimer à votre physionomie les sentiments nébuleux du « Maître en la souffrance d'aimer ». Je vous décrirai mélancoliquement à mon tour un coucher de soleil.

## GARDANNE À MADAME DE NOVES

Malgré ce qu'il recèle d'ironie, j'accepte l'échange avec gratitude, comme tout ce qui me vient de vous, cruelle. Si je mets des larmes dans les yeux de l'amant de Laure, c'est que je n'y puis mettre une espérance. J'attends le coucher de soleil. M'autorisez-vous à le traduire en tableau, à le peindre, et à vous l'offrir, s'il est digne de la description ?

## MADAME DE NOVES À GARDANNE

« Je regardais, sur la route de Cabane, la silhouette brisée des Alpines, me demandant si l'artiste, créateur vieilli, avait tremblé en faisant ce dessin, ou si le temps, de ses dents

ébréchées, avait rongé les lignes pures.

« Sombre, avec ses bases puissantes, la montagne noire s'élevait dans le ciel à mesure que le soleil descendait.

« Mes yeux fixent l'astre à son déclin, et je le vois répandre sa lumière, soit en flèches, soit en globules. Les flèches dansent, retenues autour de la face brillante, mais les globules semblent tomber de ses lèvres.

« Signes divins, ces globules forment des caractères enchevêtrés, qu'Apollon n'a point encore appris à lire aux hommes nouveaux, et que seule, peut-être, depuis les âges sacrés de la Grèce antique, je commence à déchiffrer.

« La nappe d'azur du ciel s'émiette, poudroie, les cyprès s'entourent d'une buée d'ombre et se gonflent. Le Luberon blanchit, les Alpines se teintent lentement de violet.

« Peu à peu, le soleil ramasse ses clartés et sa chaleur, puis, brusquement, il les rejette par delà l'horizon ; des feux s'allument au-dessous de l'astre et renvoient d'en bas leurs flammes au ciel.

« Le dôme de la grande allée de platanes est rutilant sous la pourpre, le faite des peupliers se dore ; des nuages se forment ; ils boivent une dernière fois à la coupe de lumière, ils sont lie de vin.

« Le soir tombe. Les oliviers s'argentent. Les nuages se dissipent en flocons d'un gris tourterelle, des crinières dorées apparaissent une dernière fois au sommet des Alpines.

« Bientôt la nuit froide pleure le jour brûlant disparu. »

## GARDANNE À MADAME DE NOVES

Madame, un mot de votre précédente lettre a failli me rendre fou. Il me donne l'espoir insensé d'une aurore nouvelle dans « la nuit froide où je pleure le jour brûlant disparu. »

Si j'aimais ! dites-vous. Si vous aimiez, madame ! Vous pouvez donc aimer ? Quelqu'un peut donc avoir l'audace de vous répéter : « Je vous aime ! »

Oui, madame, je vous aime et vous aimerai de votre amour, maintenant que vous me l'avez révélé. Vous riez des amoureux tristes, vous ne rirez plus de moi. Vous êtes celle que j'ai follement cherchée à travers les autres femmes. Si j'ai osé vous parler de l'amour de Pétrarque pour Laure, c'est qu'au milieu de mes aventures je n'avais sauvé que ma passion de l'idéal, et que celle-là seule me paraissait digne de vous. Mais vous êtes assez noble pour tout purifier d'un regard. N'êtes-vous pas la beauté divine, la poésie ? Vous qui donnez une âme à toutes les formes, à toutes les choses, donnez la vie à mon adoration !

Ô païenne, ce n'est point l'amour mystique, subtilisé, ni le sentiment quintessencié, éthéré, ni la passion abstraite, affinée par cent générations littéraires, qu'il faut vous peindre et dont un adorateur doit vous faire hommage ; c'est l'amour divinement humain, puisé aux sources de la simple et grande nature. Mais je ne sais rien de celui-là, madame, parlez-m'en. Voyez ce qu'un seul mot a transformé ou plutôt renversé d'idées en moi. Dites qui vous êtes : femme ou nymphe ? On

ne connaît rien de vous autour de vous.

Permettez que je vous aime. Laissez-moi vous dire un dernier chant de Pétrarque. Celui-là ne pleure pas :

*Non prego già, ne puote aver più loco,  
Che misuratamente il mio cor arda ;  
Ma che sua parte abbia costei del foco.*

## MADAME DE NOVES À GARDANNE

Qui je suis ? Personne encore ne m'avait posé cette question. Me l'étais-je seulement posée à moi-même ? Non. Qui je suis ? Je suis païenne. Voilà ce qui me distingue des autres femmes. Pourquoi suis-je païenne ? Je veux bien, mon grand ami, le chercher avec vous.

Je remonte le cours d'une existence dont la préoccupation unique, longtemps inconsciente, a été de se garer des sentiments ayant cours, des idées toutes faites, des opinions classées par catégories, des jugements dont il faut épuiser la série logique, dès qu'on en accepte un seul.

Vous connaissez mon père. Il a été le compagnon de plaisir du vôtre. Jusqu'à mon mariage, à seize ans, j'ai vécu seule à Saint-Estève, avec ma gouvernante grecque, recevant les visites de mon père, du vôtre, d'une douzaine de leurs amis communs venant tour à tour pêcher ou chasser, s'amuser, selon leur expression marseillaise, et que je ne voyais guère, tenant, disaient-ils, à ne se point gêner pour une fillette.

Les paradoxes de mon père, sa violence contre toute idée religieuse, son athéisme agressif m'avaient, dès l'enfance, révoltée. Je comprends aujourd'hui son intolérance. De telles opinions si farouches ne lui étaient pas venues sans cause et sans épreuves.

Il adorait ma mère, belle entre les femmes ; il avait la passion du bonheur. Ma mère détestait les joies de la vie, préférant la béatitude à l'amour. Malgré la tendresse d'un mari, ou plutôt d'un amant, elle se jeta pour ainsi dire dans la mort, égarée par une pieuse folie, attirée par le vertige de l'immortalité de l'âme.

J'avais trois ans à la mort de ma mère. Je ne revis pas mon père durant une année. Il voyageait, cherchant l'oubli qu'il trouva dans le plaisir.

En son absence, on essaya de me distraire avec des jouets sans cesse nouveaux qu'il m'envoyait. Lorsqu'il revint, je lui demandai la seule chose qui m'eût manqué, des livres. Il me les refusa, défendit longtemps qu'on m'en donnât. J'appris à lire, au hasard, toute seule.

« Il ne faut savoir que ce que l'on voit, sentir que ce que l'on ressent, répétait mon père ; au moins, avec cela, on n'a pas d'exaltation religieuse. Les livres entretiennent l'erreur dans les esprits ; comme l'eau prise à sa source est plus pure, l'idée prise sur le fait est plus claire. »

Les seules leçons que reçut mon enfance furent celles qui devaient me garantir de toute notion religieuse, mon père s'imaginant que les croyances ne viennent qu'à ceux à qui elles sont enseignées. Cela est vrai peut-être pour bien des gens. Il

arriva pour moi qu'on me mit en présence de la nature, du seul maître qui pût avoir une influence définitive sur mon esprit, et dont on me laissa lire le livre grand ouvert.

## GARDANNE À MADAME DE NOVES

Contez, contez, madame. Dites-moi quels chemins vous avez parcourus, pour que je vous y retrouve.

La nature ! Je n'ai jamais vu en elle, jusqu'à vos lettres, jusqu'à vous, que ce qu'un peintre y voit d'ordinaire : rien que des images, des formes. A-t-elle une personnalité ? Se révèle-t-elle à qui la scrute ? Se donne-t-elle à qui la cherche ? Est-elle mystérieuse ou simple ? Peut-elle répondre si on l'interroge, guider si on la consulte ? Ses forces doivent-elles être quelquefois rebelles ou toujours associées à l'homme ? Sont-elles tantôt résistantes et tantôt favorables à son action ? Peut-on indifféremment les dompter ou se les rendre bienfaites ? Faut-il vivre dans la nature, sans cesse, ou parfois s'en abstraire pour grandir humainement ? Ce que vos dieux vous ont enseigné, mon amie, enseignez-le moi.

## MADAME DE NOVES À GARDANNE

Vous réclamez une confession ; la voici :

Je voulus connaître le secret des choses, seule, puisqu'on

refusait de me transmettre les connaissances amassées par les hommes ; sans guide, sans direction, je cherchais.

Tout enfant, de si loin que je me souviens, je quittais ma chambre lorsque ma gouvernante reposait, je descendais au jardin et je regardais sous les étoiles, sous la lune, ce qui se passait durant la nuit.

Je me couchais dans la prairie, pour que la rosée m'habillât de perles comme les herbes et les fleurs. J'appris à grimper dans les platanes, pour dormir perchée comme les oiseaux. J'essayais de surprendre le peintre qui, du soir au matin, colore de rouge les fraises, qui met un duvet sur les pêches, brunit les prunes, fait luire les pommes, noircit ou blanchit le raisin, dore les abricots.

Je ne savais rien, mais je n'avais rien à désapprendre. L'intelligence, fruit mûri dans la culture de ceux qui nous ont précédés et dans l'atmosphère de ceux qui nous entourent, est souvent, par le sophisme ou par des jugements relatifs, en contradiction avec le vrai éternel.

Mon esprit se formait d'après nature. Les notions de mon savoir, quoique restreintes, prenaient dans ma pensée leur place définitive, à leur rang, selon mes aptitudes personnelles. Mes connaissances se groupèrent par l'attraction de mes facultés. J'échappais aux méthodes, aux classifications faites pour le grand nombre, et qui faussent, qui détournent de soi-même un esprit original.

Toute leçon me venait de la chose vivante elle-même, et non à travers des observations recueillies par d'autres.

Je me rappelle que, montant beaucoup à cheval, je galopais